

besoin de le dire? La fadeur, la prétention et la subtilité dominent dans la plupart de ces petites pièces, parmi lesquelles il serait difficile d'en trouver trois ou quatre qui aient une tournure vive et naturelle. Mais, si les parfums de ces roses, de ces héliotropes, de ces jasmins et de ces œillets nous échappent aujourd'hui, si nous les trouvons tant soit peu rances et fades, il ne faut pas oublier qu'ils étaient fort goûtés des beaux esprits de l'hôtel Rambouillet. Ces compliments quintessenciés semblaient alors le comble de la délicatesse et de la grâce.

Aussi toutes les conversations de la chambre bleue n'eurent-elles point d'autre sujet que celui de la *Guirlande* dans l'après-midi du jour où Montausier fit ce galant hommage à la céleste Julie.

Les habitués de la marquise étaient cette fois au grand complet. Collet, Chapelain, Gombauld, Conrart, Voiture, Corneille, s'y étaient rendus, ainsi que Montausier, M. de Grasse, M. de Montmorency, la vicomtesse d'Auchy, M<sup>me</sup> Paulet, tout le ban et l'arrière-ban des précieuses. Le cercle était plus nombreux et plus brillant que jamais.

Qu'on nous permette d'y introduire un personnage étranger qui ne figurait pas toujours parmi les conviés d'Arthénice, homme de goût et d'austère raison, dont la mise simple et correcte n'attirait point le regard, et disparaissait pour ainsi dire derrière les brillants costumes de la foule. Ce personnage représentait le goût et le génie français au milieu de la société précieuse, l'éternel bon sens aux prises avec la fantaisie, l'esprit de tradition en face des caprices de la mode. Nous l'appellerons Francus.

Nul ne faisait attention à lui, lorsque M<sup>me</sup> Paulet, sur un signe

de la marquise, ouvrit la superbe *Guirlande*. Passée de main en main, chacun avait pu la feuilleter et l'admirer à loisir, chacun avait pu s'extasier sur le "rare" et le "précieux" d'un pareil cadeau.

— Certes, avait dit Tallemant, c'est là la plus illustre galanterie qui ait jamais été faite.

Mais tous les bruits et tous les murmures laudatifs s'apaisèrent lorsque Angélique Paulet commença la lecture du madrigal suivant, que M. de Montausier avait placé, en forme de dédicace, sur le huitième feuillet du manuscrit :

#### ZEPHIRE À JULIE

Recevez, ô Nymphé adorable  
 Dont les cœurs reçoivent les loix,  
 Cette couronne, plus durable  
 Que celles que l'on met sur la teste des rois.  
 Les fleurs dont ma main la compose  
 Font honte à ces fleurs d'or qu'on voit au  
 firmament;  
 L'eau dont Permesse les arrose  
 Leur donne une fraîcheur qui dure inces-  
 samment;  
 Et tous les jours ma belle Flore,  
 Qui me chérit et que j'adore,  
 Me reproche avecque courroux  
 Que mes soupirs, jamais pour elle  
 N'ont fait naître de fleur si belle  
 Que j'en ai fait naître pour vous.

Un murmure approbateur fit le tour de la *chambre bleue* après la lecture d'un compliment aussi délicatement tourné. Seul, Francus resta impassible. M<sup>me</sup> Paulet continua sa lecture d'un madrigal de M. Chapelain :

#### LA COURONNE IMPÉRIALE

Je suis ce prince glorieux  
 De qui le bras victorieux  
 A terracé l'orgueil d'un redoutable Empire.  
 Au plus froid des climats je me sentis  
 brusler  
 Par un nouveau soleil que l'univers admire,  
 Et que celui des cieus ne sauroit égaler.  
 Du rivage inconnu de l'aspre Corélie,  
 Où la mer sous la glace est toute ensevelie,  
 Le flambeau de l'amour mes voiles con-  
 duisant  
 Je vins pour rendre hommage à l'auguste  
 JULIE;  
 Mais, jugeant ma couronne un indigne  
 présent,  
 Je voulus conquérir le riche diadème  
 Dont jadis les Césars, en leur pompe  
 suprême,  
 Eurent le front si reluisant.